

MATTHIEU PECK

DÉJÀ
LES MOUCHES

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Chez d'autres éditeurs

TRISMUS, Bartillat, 2019.

ROSE FLOU, Les Éditions Marcel, 2021.

DÉJÀ LES MOUCHES

MATTHIEU PECK

DÉJÀ
LES MOUCHES

roman

nrf

GALLIMARD

Il y a des héros en mal comme en bien.

LA ROCHEFOUCAULD

LUCILIA CAESAR

De sang et de mouchérons.

De longues coulées de sang de mouchérons. De ces images qui restent. Se gravent et s'impriment. Ces moments que l'on tâchera d'oublier, plus tard, et qui déteignent dans les sens. Des inscriptions rouges à même le mur. Six lettres. Des inscriptions impossibles, pourtant, après la fouille des agents. Mais cette encre. Mais ces signes énormes sur le mur de la cellule. Comment ? C'est avec sa chair et quelques habits que l'on pénètre ici. C'est avec le minuscule de soi-même. Rien ne peut être dissimulé. Le corps nu et la peur. La palpation envahissante et les mains gantées sur le magma du corps. De sang et de mouchérons, vraiment : le dégoût avec tous ses accents.

Cela va de soi, on ne vous laisserait pas franchir ces portes avec le moindre cure-dent. La potentialité de l'arme, vous savez. Du crime et ses lacets. Les mines que l'on s'enfonce au fond des gorges et les poignards en débris de verre. En ce qui concerne la confection de ferrailles, l'imagination sans limites des détenus fit ses preuves. Trop de temps pour réfléchir. Trop de temps

pour s'entretuer. L'ennui est pour certains une mort anticipée. Ces rugissements du meurtre serpentiforme et la volonté constante de la violence.

Mais ce n'est pas une prison en tant que telle, ici. Pas encore. Ce n'est pas la perpétuité qui vous soustrait à la société, à ce que le monde attend de vous. Ce n'est pas ça, non – un sas. C'est un sas qui n'a que deux issues : la liberté ou le dépôt – les tribunaux. C'est une garde à vue. Une détention arbitraire qui vous laisse là, vide et inerte, à attendre qu'un officier daigne prendre votre version des faits. Alors, rien. La méfiance et ses regards de biais. Les briquets et les bijoux confisqués. Ces fonds de poches retournées jusqu'à la poussière. Les mots secs. Durs. Les ordres. ADN et empreintes. Deux cotons blancs à l'intérieur des bouches, bien appuyés contre le gras des joues. Les mains noircies sur le papier. Chaque doigt – chaque paume. L'identité que l'on vous vole. Que l'on range dans un fichier numérique, quelque part au fond d'une base de données. La fin de l'anonymat et ce grand mur souillé, devant, où éclater vos secrets. Ce passeport des muqueuses que vous devez laisser dans un tiroir – que vous ne récupérerez pas.

Et ces inscriptions, là devant lui : CREVEZ.

C-R-E-V-E-Z.

Un mètre sur deux. Ce sont bien des moucheron que l'on avait écrasés sur le mur pour y inscrire ces lettres immenses. Insecte par insecte. Un retour primitif, celui du sang comme pigment. Cette matière visqueuse, violacée et cramoisie. Il fallut s'approcher et constater les aplats noirs des cadavres, éclatés et collés à jamais. Des centaines d'entre eux. De petits amas de mucus pâteux, pareils à des taches d'encre. De sang et de moucheron,

donc, c'est ainsi que l'on pourrait plus tard résumer son séjour dans ce taudis.

Les cellules, elles, n'avaient jamais si bien porté leur nom. Et encore, c'est à peine si ce lieu méritait une définition. Un tas de boue. Un cénotaphe où flinguer ce qu'il vous reste d'odorat. Vraiment, ce genre d'endroit qui vous donne une raison de passer le nœud coulant. Comment dire ? Sept mètres carrés de jaunisse – l'air asphyxié d'urine. Et les toilettes bouchées bien entendu. Les toilettes où flottent deux vieilles chaussettes dépareillées. Des briques vides de jus d'orange, celles des petits déjeuners que les anciens détenus ont abandonnées. Un fameux graillon, c'est cela ; le sordide spectacle d'une civilisation défaite. Des restes de repas micro-ondés, planqués derrière un siphon troué, et où se joue un péplum à taille réduite de larves et d'asticots. Jules César, au milieu, c'est-à-dire une mouche deux fois plus grosse que ses semblables. Homme ou insecte, ici, tout le monde reste cloué au sol. Ce n'est plus dans l'air que les choses se passent, mais collés au béton froid et humide.

Ratatinés. Détruits.

Et puis les traces humaines, tout autour. Copeaux d'ongles rongés et cheveux orphelins. Les traces de ceux passés avant vous. Des condamnations dérisoires pour la plupart, morceaux de shit et vols de téléphones. Les cartes bleues soustraites aux distributeurs et les coups de genoux dans les côtes d'un videur. Des condamnations de pacotille et, au milieu de cette foire, les hommes muets. Ceux qui s'attendent à être transférés vers les cours d'assises ; ceux qui savent qu'ils n'en sortiront pas demain. Ils restent souvent debout devant la porte, le regard droit et vague, fixé vers le néant, et ne répondent à aucune

provocation des toxicomanes ou des uniformes. Ils n'en sortiront pas. Ni lundi ni dans six mois. Quelque chose d'autre – un temps violent. Dans des années peut-être, qui sait, mais pas avant que le monde n'ait accompli son salto avant. C'est quelque chose d'inscrit dans leurs yeux, regardez, ces décennies de silence qui les attendent, toutes ces magouilles à négocier et la bonne conduite à prétendre. Les hommes muets sont pleins de larmes retenues ; ils attendent l'isolement derrière les portes de métal des prisons, les vraies.

Mais rien à voir – ici les portes sont en Plexiglas. C'est ainsi que l'on garde les justiciables et la vermine, derrière des plaques à demi transparentes. Les architectes qui ont imaginé cela sont des surdoués du mal. Des virtuoses de l'agonie. Ce n'est pas derrière de vulgaires barreaux qu'ils vous enferment – non. Ils vous séquestrent dans les odeurs de vos semblables, mendiants et violeurs ; ils vous forcent à humer les sauces d'existences insoupçonnées. C'est ça, exactement, cette putréfaction précise et raffinée : le musc de ceux prêts à être enterrés. Vous pouvez chercher dans tous les coins, il n'existe aucune aération dans ces boxes. Vous y êtes convié, asseyez-vous, cordialement ou tiré de force ; escorté parmi les chemins de traînées brunes et vicieuses – les intestins des villes.

Et voici les discussions qui fusent entre cellules. Un café d'habitues. Trois ! Huit ! Ils s'appellent par des numéros puisqu'ils ne se sont jamais vus ; tâtent les secteurs d'embrouilles : Trocadéro ? Champs-Élysées ? Ils sont là à s'échanger des filons, à se promettre de s'attendre, une fois sortis. Fleury-Mérogis. La Santé – ceux qui s'apprêtent à y être baptisés. Les prisons françaises, chacun sait qu'il vaut mieux en rester loin. Bois-d'Arcy. Ville-

pinte. Chaque détenu vous le dira : imaginez le pire, un peu. Maintenant, multipliez cela par dix. Les tuyaux qui éclatent partout dans les plafonds. Le bruit constant des rats, de l'autre côté des murs. Ces raclements qui vous retirent le sommeil, et dont il faut bien s'habituer, sous peine de jeter son crâne dans l'évier. *Tak. Tak.* Le bruit des rondes derrière votre oreiller. Les œilletons braqués sur votre mise à l'index, chaque nuit, et le voyeurisme des employés qui se rassurent – leur vie n'est pas si pénible, à bien y songer.

Ici ce n'était tout de même pas encore cela, c'est certain, mais le fait d'être enfermé vous rappelle à ces possibilités. L'enfer est évidemment psychologique. Écoutez la rumeur dans le bas des commissariats, là où les odeurs sont les plus fortes. On dit que jamais le spectacle ne s'arrête – que le public en a toujours pour son argent. On dit aussi que tous les postes de police ne se valent pas, mais c'est pourtant dans le même branle-bas que l'on s'engouffre à chaque visite – ce monde sinistre et violent.

On a beau vous prévenir que ce n'est pas un hôtel, cette impression se colle tout de suite à la trachée, une fois enfermé : celle de n'être plus qu'un tas de chair, précisément ; un vieux tas de chair à peine bon pour la dissection. On a beau vous prévenir de la partie de plaisir qui s'annonce. Vingt-quatre heures renouvelables. Quarante-huit ou soixante-douze. On a beau. Mais ces cris qui jamais ne cessent. Les insultes. Le bruit des talons. Des bottes de protection. Le zapatéado des verrous et des vieilles serrures. On a beau vous prévenir. Les protestations de cette armée d'éternels innocents. Le prêche hurlé des hommes plus âgés, indignés d'être encore pointés du doigt pour leur couleur. Toutes ces réponses jetées comme des

pièces, ferme-la, et bien serrée. Les représailles verbales des fonctionnaires désemparés. Épuisés. Fatigués d'être eux-mêmes.

On a beau vous prévenir, il n'y a rien à faire dans l'ennui total que d'imaginer le vide. Son existence. Ce grand trou dans lequel être happé, et que l'on implore de nous porter ailleurs, peu importe, dans le sommeil ou la mort. Alors, s'en amuser peut-être. Se dire que ce n'est pas éternel, que l'on s'en sortira. S'en amuser les cinq premières heures, disons. Puis viennent les trente suivantes où tout le monde cesse de rire. Où l'on fabrique des boules Quies avec un bout de papier toilette humide. Où l'on gratte le mur du bout des ongles pour y creuser une brèche. Ne plus entendre les cris. Ne plus entendre les peurs. Les naufrages et les chantages au suicide. Ne plus entendre rien de cette humanité rancie. Ne plus entendre rien que le ressassement des erreurs. Celles qui vous ont portés ici. Pénétrer une cellule, jamais cela ne lui était arrivé avant ce jour.

Le fonctionnaire ne l'avait pourtant pas malmené. C'est vrai, les choses restèrent cordiales. Nom : Krafft. Prénom : Gilles. Né le vingt-deux novembre mille neuf cent soixante-treize à Niozelles. Profession : industriel. Il faut dire qu'après avoir embarqué le ramassis présent sur place, certains déjà à moitié inconscients, d'autres incompréhensibles et fumant le mégot de leur vie déjà cramée, Gilles Krafft semblait être un intrus. Peut-être était-ce le costume, ou le fait qu'il soit de loin le plus âgé, quoique cela puisse paraître au moins aussi suspect. Il faut toujours se méfier de ceux qui refusent de vieillir ; de ceux qui s'obstinent à fréquenter seulement des groupes d'adolescents. Au mieux, ces gourous au rabais vous raconteront

l'existence d'un artiste plus ou moins obscur qu'ils fréquentèrent il y a trente ans. Dans la majorité des cas, ils se contenteront d'offrir à vos petites amies de fastueuses invitations pour les attirer dans leur lit.

Toujours est-il qu'au milieu des combinaisons de cuir et des jeans troués, un accoutrement décent peut parfois vous sauver. Et les choses pourtant sont ce qu'elles sont : Gilles Krafft était également présent dans cet appartement. Lui aussi serait suspecté, au même titre que tous les spécialistes du vice, d'avoir drogué cette femme. Enfermé, voici qu'il put enfin repasser les faits dans sa conscience.

Dimanche soir, vingt-trois heures. Il sortit d'une pièce, d'une grande pièce isolée du salon, tandis que des ambulanciers tentaient déjà de la réanimer. Elle fut mise sur un brancard, cette jeune fille, puis emmenée aux urgences. De la bave s'écoulait par les commissures de ses lèvres violettes. Pronostic vital engagé, ce sont des mots que l'on se garderait bien d'entendre. Des mots qui résonnent dans l'effroi. Pronostic vital engagé, et maintenant la police qui plaque cette faune contre les murs, qui fouille – qui menace d'un long séjour en prison, si les défibrillateurs ne parviennent pas à rallumer ce cœur éteint par les drogues de synthèse.

Des comas et des overdoses, tout cela est aussi banal que cet astre noir s'élançant dans les courbes du ciel, chaque matin. Des comas et des overdoses, d'accord. Un mort, c'est tout de même autre chose. On ne s'habitue jamais à la vision d'un cadavre. Le teint qui rapidement se change en cire. Mais elle respirait encore, cette femme. Les jeux n'étaient pas faits et les forces de l'ordre appliquèrent leur mécanique. Intimidations. Ultimatums. On

inspectait les lieux du crime, comme on dit. Au milieu des bouteilles vides, une fiole de liquide suspect narguait la loi sur la grande table. Une de ces drogues du violeur. Aussi tout le monde devint soudainement condamnable. Les jeunes étaient fous, ceux capables d'avaler ces détergents pour jantes de voitures. Plus tard on ne se gênerait pas dans l'humiliation, une fois au poste. On ne se gênerait pas d'anéantir ces petits-bourgeois dont les seules occupations sont de se détruire et de s'enfiler.

Il fallait être absolument givré pour poser ces pipettes sur le bout des langues. Complètement paumé, disons. C'était infâme, voilà ce que dirent les agents sur place. Ils mériteraient ce qu'il leur arrive, chacune des heures passées à imaginer le pire derrière les Plexiglas ; ils l'avaient bien cherché, et la menace fut désormais unanime – on avait assez accusé la police de laxisme dans ce type d'affaires, c'était maintenant terminé.

Ils furent presque heureux, pour certains, de fermer les menottes d'acier sur les poignets. Ils avaient d'abord simplement été appelés pour un banal tapage – une tannée. Alors ils frappèrent à la porte ; il fallait cesser ce bruit, Madame qui est un Monsieur, et vite. Mais par la fenêtre du rez-de-chaussée ils virent cette femme, sonnée et pleine de bave, donc, inerte au fond d'un canapé. Soudain c'est la loi qui le permettait et on se passait d'un mandat. Maintenant ils pouvaient entrer, forcer la porte – non-assistance à personne en danger, vous comprenez. Et quoi, c'était huit suspects qu'ils tenaient, une sorte de Cluedo de la défonce. Quoi qu'il en soit, on pensait déjà aux procédures judiciaires et au service des urgences où il allait falloir emmener cette petite troupe de déglingués. La nuit longue, devant eux. Tous ces véhicules à gyrophares

qui hurleraient dans les rues, les lumières bleues et les feux tricolores à brûler.

Très rapidement, Gilles Krafft eut conscience que les choses tournaient mal. Ce sont des sentiments que l'on n'explique pas. On le sait, voilà tout. C'est une décharge acousmatique dans le tympan du danger. Plaqués contre le mur, les mains dans le dos. Et les agents qui désormais s'emploient à transmettre des codes incompréhensibles à leur centrale, tango tango, tandis que d'autres voitures arrivent en renfort. Il fallut ensuite descendre, escorté par un policier tenant votre bras. Serrer fort le muscle du futur détenu. Le serrer bien fort dans les escaliers. Puis traverser la cour et enfin la place des Vosges. Quelle idée, vraiment. Ce sont les pensées qui l'envahirent, quand quelques vieilles et leurs chiens penchèrent sur eux leurs regards inquisiteurs. D'habitude, pour ce genre de soirée, on loue des sous-sols insonorisés ou des appartements en périphérie, qu'importe, mais pas ici, place des Vosges, où Henri II perdit la vue et la vie en même temps, l'œil crevé par une lance dans un duel d'ivrognes.

Cette adresse, Gilles l'avait toujours détestée. Les mignons de la cour royale avaient depuis longtemps laissé place à une ribambelle d'acteurs français médiocres, médiocres mais riches, et dont le passe-temps favori restait le larmoiement. L'intérieur était classé, les bibliothèques et les menuiseries, et les propriétaires n'étaient pas libres de repeindre à leur goût ces vestiges historiques, quelle plaie, et puis la lumière bancale de ce soleil capricieux, quelle horreur, qui ne rentrait que quelques heures par jour. C'est à cela que Gilles pensa lorsqu'il traversa sous escorte cette petite cour intérieure. Une cour de bourgeois moyen et de demi-mondaine, déjà toute vautrée

dans ses caisses de gevreys-chambertin. Il la franchissait et, à ce moment, certains voisins profitèrent de la scène pour remercier les forces de l'ordre de leur dévouement. Aux prochaines élections, on saurait rendre grâce au ministre de l'Intérieur. Tout autour, partout sur les garde-corps de fer forgé, s'affichait le visage de la France anti-faubourg ; cette France qui prêche l'universalisme et l'élévation intellectuelle, tandis qu'elle ne s'éloigne jamais de ses charentaises idéologiques. Et puis quoi, ces cloportes n'avaient rien à faire ici, avec leur musique décadente et leur hygiène douteuse. Ils pourrissaient les environs, saccageaient le monde dans sa linéarité, si vous vouliez leur avis, avec leurs éternels allers-retours et leurs pulsions libidinales.

À leur passage, certains voisins allèrent même jusqu'à applaudir. Bravo, ils avaient eu raison de tous les menotter. Les propriétaires songeraient bientôt à se plaindre au syndic, c'était intolérable, laxiste de la part des enquêtes préalables à tout contrat de location.

C'est vrai, personne ne s'étonne de voir des brigades enfoncer des portes en pleine nuit, encore que vous habitiez du côté de Marx-Dormoy, de son marché de l'Olive. Pour ce qui est de la place des Vosges, l'ambiance détonnait. Personne ne s'inquiétait ailleurs de la police, tandis qu'ici la moindre sommation faisait l'effet d'un avion de chasse à basse altitude. Alors il fallut voir les réactions face à des hommes à rouge à lèvres, à bas troués et mascaras plus vifs encore qu'un scintillement d'été. De leurs fenêtres ils applaudirent timidement, donc. Ils ne pouvaient savoir que Gilles Krafft aurait bien pu être de leur caste, s'il l'avait décidé. Toujours, pourtant, ces quartiers lui avaient paru vulgaires.

En vérité, Gilles Krafft profita de ce moment, de cette traversée de la cour pavée, pour vérifier le bien-fondé de ses convictions : il les haïssait. Naïvement, nombreux parmi eux sont ceux qui pensent que les billets de banque vous transforment ; que les comptes bancaires vous mettent le couteau sous la gorge pour remplir vos bibliothèques de livres à reliure de cuir masquant un écran plat. Mais l'argent n'est pas le dénominateur commun de leur réalité, ces algèbres sont plus complexes. L'argent peut vous payer des villas et des hélicoptères, des femmes botoxées ou des barbelés électrifiés – Gilles en savait quelque chose ; l'argent vous permet de ne jamais vous noircir les ongles. Mais ce n'est pas ça, non. C'est un choix volontaire et malsain, celui de s'isoler des nuisances du monde et de prétendre en détenir les clés. Gilles Krafft pourrait l'affirmer, du haut de son empire. Puisqu'il avait traversé ces mondes, ce n'était plus des idées reçues. Lui-même vivait dans les hautes sphères. Lui-même ne labourait aucune terre. Il n'astiquait jamais les toilettes d'une station-service sur l'A86 ; il n'inspirait pas l'amiante ou le ferronickel sous les fouets d'un contremaître. Rien de tout cela. Pire, aucun algorithme ne lui dictait la cadence de ses mouvements et de ses espoirs.

Depuis longtemps, Gilles Krafft n'ignorait plus ceci : ce n'est pas la richesse qui isole, mais l'idée que l'on se fait d'elle. Une fois exonérées de tout labeur, la plupart des fortunes se persuadent du bien-fondé de leur existence. Elles reversent quelques pourboires à des associations caritatives, peut-être, et invoquent le génie de leur génome. Elles ont sué pour en arriver là. Elles se sont démenées, n'est-ce pas ? Elles ou leurs grands-parents, cela revient au même. Du jour au lendemain, mais plus

généralement depuis la naissance, elles refusent de déceler les failles de leur propre système. Se satisfaire d'un capital, c'est refuser de faire face à l'un des fondements de l'homme, c'est-à-dire son ardeur.

Gilles Krafft aurait bien pu s'en défendre : lui n'avait rien à leur envier. Contre les garde-corps, la majorité d'entre eux ne détenaient pas le quart de sa fortune. Et pourtant, ce jour-ci, menotté et traversant la cour, le bras serré par un policier bodybuildé, il en profita pour se conforter dans ses convictions. Il les haïssait, oui, voici ce qu'il se répéta : il les haïssait tant. Cette vraie haine, l'authentique, qu'il fut incapable de transformer en mépris. Elle est tenace, cette haine. Rare, mais tenace. Longtemps qu'il n'avait pas eu l'occasion de s'en assurer. Cela n'avait rien à voir avec le velours de leurs rideaux ou le granule à toxine botulique de leur peau. Rien à voir. C'était cette poussière inscrite dans les os. Cette drogue qu'ils gardent secrètement au fond de leurs tiroirs. Tous ces cailloux qui fondent dans les cuillères et les garrots que l'on serre pour faire saillir les veines. Un hallucinogène qu'il est impossible de saisir, nulle part, et dont le trafic chaque jour s'amplifie dans la démesure ; cette dope ultime et indécélable dans les urines : l'immobilisme.

Certains applaudirent donc aux fenêtres. Les nuisances avaient été terribles, trois heures à peine de basses légères et d'embryon de râle. C'était inacceptable, tout à fait, et le vice humain n'est tolérable que lorsqu'il est lointain. Partager avec lui un mur mitoyen, c'est chuchoter à l'oreille d'un diable vêtu de latex.

Puis la cellule et ces heures interminables à fixer les mêmes inscriptions. CREVEZ. La subtilité des peintures et leurs moisissures sur lesquelles remarquer de nouveaux

détails. L'ennui au sens propre, pensez-y. Quelque chose à quoi vous n'êtes jamais véritablement soumis. Le froid, maintenant, qui prend la peau. Les températures qui désertent ce traquenard sans nom. L'oxygène est capricieux, et il faut être naïf pour imaginer qu'il ne préfère pas s'amuser dehors, lui aussi, plutôt que de végéter dans un bac à bouseux.

Gilles Krafft n'avait rien sur le dos lorsqu'il comprit qu'il y passerait un tour de cadran. Rien qu'une chemise et sa veste légère, répéta-t-il à l'officier. C'était la nuit déjà dehors, la nuit profonde où chacun oublie que le monde tourne pour d'autres que pour soi. Les cris cessèrent presque tous et il dormirait ici, au sol, à même le béton. Il se coucherait parallèle aux croûtes terrestres, contre leur sein, laissant le matelas à cette femme qui était née du mauvais sexe. C'était la nuit et aucune couverture ne fut disponible. Trop de monde. De paumés. Et la soif qui survient, aussi. Le froid et la soif. Gilles Krafft frappa contre le Plexiglas et le refus résonna : il n'avait qu'à boire à la chasse d'eau. On a beau vous prévenir que ce n'est pas un hôtel, n'est-ce pas. On a beau. Il n'avait qu'à y plonger la tête, dans ce bassin à péplum microscopique et cauchemardesque. Avec un peu d'inventivité, les remontées d'épuration n'ont pas le goût que l'on s'imagine. Des arabesques poivrées émergeraient des tuyauteries. Les blagues étaient drôles. Elles fusaient depuis les uniformes et leurs ritournelles d'humiliation. Ils n'ont pas que ça à faire, dirent-ils, et ce n'est qu'après la longue répétition des coups portés dans la porte qu'enfin Gilles Krafft fut conduit dans une autre pièce, le temps de remplir un gobelet de carton.

Où l'avait-il trouvée ? demanda-t-elle. Pas le verre d'eau mais cette couverture. En boule, par terre. Dans la petite

salle où le robinet coulait, Gilles entrevit ces chiffons, torchons informes qui servirent probablement à essuyer le sol des cellules, et peut-être même à reconforter des croupions. Être transi peut vous mener à faire abstraction des pores du réel : il pouvait la prendre s'il le voulait, répondit l'agent. C'était à ses risques et périls – plus tard il s'agirait seulement de brûler ses vêtements. Elle n'avait que vingt ans, cette femme, et Gilles la lui donna comme il se doit. Elle n'avait que vingt ans et son regard la lassitude de mille combats.

Couché contre le mur à même la pisse, ensuite, et toutes ces pensées qui parfois se taisent, vous accordent un répit. Quelques heures à fixer les mêmes inscriptions, et désormais ce son qui n'a plus aucun sens : CREVEZ. Chacun connaît l'expérience de la répétition frénétique : prononcez le même mot des centaines de fois à la suite, et devant vous se dessine le puits vide qu'est l'essence de celui-ci. Les interprétations disparaissent. Elles se consomment et virevoltent quelque part dans l'abrasif d'un courant d'air ; plus rien n'a de teneur, et surtout pas ladite définition. Chaque intonation flambe dans votre gorge, chaque voyelle, chaque consonne, pour former ce borborygme fatidique qu'est finalement la langue. CREVEZ. Les moucheron et leurs menaces de sang – *ffffff*, le bruit d'un lasso contre le néant.

Et soudain cette femme qui se réveille depuis le succube des drogues, pleine de sueur gelée, et qui ne cesse de parler ; qui ne cesse de sentir dans ses remous le carambolage des particules élémentaires. Cette bande de porcs, répète-elle, sans que Gilles Krafft sache si elle parle des artistes sanguinaires ou bien plutôt des geôliers. Les porcs ! Elle parle encore. Toujours après les tremblements qui l'im-

MATTHIEU PECK

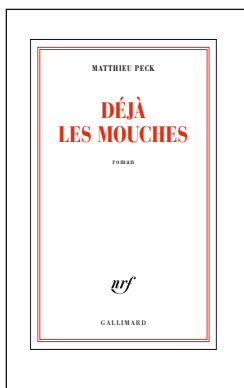
Déjà les mouches

Engagé dans une conquête du pouvoir, Gilles Krafft, riche entrepreneur, confesse les ombres de son existence à son meilleur ami. Le temps d'une nuit, les deux hommes sont emportés dans une spirale de jalousies et de rancœurs. Ils se remémorent les épisodes majeurs de leur vie et tentent de se convaincre de leurs choix. Quel chemin Gilles Krafft dut prendre pour se hisser à son rang ? Quel rôle joua Janice, dont ils furent tous les deux épris, dans leur naufrage commun ?

Déjà les mouches nous plonge dans un monde où chacun est confronté à ses limites, où les solitudes s'entrechoquent et où les destins vacillent dangereusement.

Matthieu Peck est un écrivain né en 1989. Déjà les mouches est son deuxième roman.

nrf



Déjà les mouches
Matthieu Peck

Cette édition électronique du livre
Déjà les mouches de Matthieu Peck
a été réalisée le 31 mars 2023 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072976810 - Numéro d'édition : 433158).
Code produit : U43658 - ISBN : 9782072976827.
Numéro d'édition : 433159.